

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 8

Artikel: Le Docteur Charles-Théophile Gaudin : de Dizy
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178794>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port):

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces: 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteure Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Le Docteur Charles-Théophile Gaudin,
de Dizy.

La presse devient trop souvent, et pour l'ordinaire à son insu, la tribune complaisante qu'escaladent les réputations inquiètes ou méconnues, poursuivies par le souci de se faire un nom. Le temps est sans doute bien passé où les assiégeants s'imaginaient monter par cette voie droit au temple de mémoire; il n'est cependant point assez éloigné de nous pour que l'on ne rencontre pas ça ou là quelque célébrité ignorée en quête de teintes plus chaudes, dont elle prétend animer, si possible, le froid tableau de son industrialisme.

Si le rôle de la presse, en présence de ces réputations exigeantes, a ses ennuis, ses dégoûts et même ses calices amers, elle s'en dédommage avec épanchement et complaisance, chaque fois qu'elle a la chance de mettre la main sur quelqu'une de ces vies bien assises, franches et intactes, laborieusement édifiées, mais soigneusement conservées sans bruit, sous le couvert d'une modestie obstinée. Elle met alors d'autant plus d'empressement à parler et à parler haut, qu'il lui suffit, pour être élogieuse, de citer des faits et d'indiquer des résultats.

Ces réflexions se succédaient dans ma pensée en songeant à la perte que le canton de Vaud venait de faire par la mort de C.-T. Gaudin, enlevé à son activité scientifique et philanthropique, dans sa 44^{me} année. Je dis le canton, pour ne parler ici que des motifs de regrets qui intéressent le public vaudois et pour laisser aux amis des sciences naturelles et à ceux de la personne du défunt le soin de nous entretenir des travaux artistiques, littéraires, aussi bien que scientifiques, qui valurent à Gaudin des correspondants et des amis dans presque toute l'Europe.

Les services qu'il rendit à sa patrie se définissent d'un seul mot, car il suffit de nommer le *Musée industriel de Lausanne* pour faire apprécier au public son utilité; on peut donc se borner à lui dire: *viens et vois*. A peine a-t-on parcouru les galeries de cet établissement que l'on est saisi par la pensée du travail gigantesque et persévérant, de l'activité incessante, des connaissances étendues et variées, qu'exigèrent parcellaires collections. Et que va dire l'observateur étonné s'il apprend que cet ordre admirablement minutieux, ces classifications méthodiques, ces séries progressives et graduées, ces nombreux renseignements inscrits aux registres et aux étiquettes, ces layettes si

bien garnies, ces galeries dont tous les recoins sont occupés, se trouvent être l'œuvre de six années de travail.

Eh bien! tout, dans ce petit mais riche musée, tout absolument parle de son fondateur; tout, depuis les fondations et les murs du bâtiment, jusqu'au moindre carton et au plus petit support, proclame l'activité intelligente de C.-T. Gaudin: tout est marqué au coin de sa minutieuse exactitude, de son esprit d'ordre, de sa vaste érudition, de son amour pour la science et du soin qu'il mettait à disposer, à la portée de tous, les connaissances utiles qu'il rassemblait incessamment.

La première idée d'un établissement pareil pour Lausanne germa dans la pensée de Gaudin à la vue du riche Musée industriel de Kensington, en Angleterre. Ce fut aussi à lui qu'il demanda les directions dont il avait besoin, lorsqu'il passa à l'exécution. Dès lors, cette œuvre devint si bien celle de sa vie entière, de son cœur et de son intelligence, que son installation et ses progrès, après avoir absorbé le temps dont il lui était permis de disposer durant les dernières années de sa vie, remplirent encore les loisirs de ses dernières semaines et même les moments de repos de ses derniers jours.

Le Musée industriel de Lausanne est la personnification matérielle et sensible, la représentation plastique la plus complète et la plus vraie de C.-T. Gaudin; aussi peut-on dire, en le parcourant aujourd'hui, que ce chapiteau de l'édifice qu'il eut le bonheur de poser de ses mains fut le couronnement d'une vie de dévouement.

Dirai-je, pour être complètement vrai, que Gaudin ne fut pas à lui seul la cheville ouvrière du Musée industriel; que livré à ses seules ressources, il n'eut jamais assis la première pierre de l'édifice et que la pensée même d'une pareille entreprise ne lui fut jamais survenue. Ajouterais-je, que, s'il avait le génie et la persévérance nécessaires, il lui manquait l'élément indispensable pour réussir en ce monde, le *nerf* de l'affaire?

Je ne dirai rien non plus aujourd'hui de la constitution du Musée industriel, du genre de services qu'il est appelé à rendre à l'industrie, de l'ordre et de l'arrangement qui lui sont imposés par son but. Je n'engagerai pas même le lecteur à jeter avec moi un coup d'œil rapide sur ses vitrines, afin de faire ressortir les éminentes facultés du fondateur. Tout cela nous entraînerait trop loin. Le *Conteur y trouvera d'ailleurs dans*

la suite, nous aimons à le croire, de nombreux sujets d'étude et d'observation qui permettront à ses lecteurs d'instructives excursions par monts et par vaux, par mer et par terre, sans s'éloigner du foyer domestique.

Un mot, en terminant, sur le titre de *docteur* donné à C.-T. Gaudin. Le public désigne par là, chez nous, le médecin. Nos paysans en honorent leurs *meiges*; ceux des cantons allemands ont le verbe « *doctern* », pour dire : *consulter le médecin*. Gaudin n'était ni docteur en médecine, ni docteur en droit, mais docteur en philosophie de par l'université de Zurich, qui lui avait accordé cette flatteuse distinction, il y a peu d'années, en reconnaissance de ses beaux travaux sur l'histoire naturelle.

J. L.

Voyage de Genève à Londres,

en passant par Lausanne.

III.

De Berne à Strasbourg. — Dîné à Berne. Cette illustre capitale du second et du plus puissant canton de la Suisse, est décorée de somptueux édifices publics, tels sont : le grand temple, l'hôpital général, celui de l'île, le grand grenier, la grande horloge, le temple neuf. L'hôtel de ville est un vaste, antique et lugubre bâtiment, sous lequel repose profondément depuis plusieurs siècles un trésor immense en or monayé.

Le trésor est dans douze tonnes,
Hermétiquement renfermé,
Pour qu'il ne puisse être entamé
Par la rouille ou les mains friponnes.

On assure que ces douze tonnes pourraient suffire pour acheter les douze autres cantons de la Suisse, mais il n'y a guère d'apparence qu'ils soient jamais à vendre. Sur une des portes de la ville, dans une niche, est un Goliath de bois, habillé et armé à la cent suisse, cinq ou six fois plus grand que le Goliath Philistin, et vis-à-vis, un David nain de pierre, guindé sur une fontaine, la fronde à la main : ces deux adversaires m'ont paru un peu mécontents de leur position perspective, qui les met dans le cas de ne pouvoir se joindre sans faire la culbute sur le pavé. Le sculpteur de ce David aurait, à mon avis, témoigné plus de jugement, s'il eut réglé ses dimensions sur la taille du philistin bernois, mais sans doute que son bloc s'étant trouvé trop court, il a considéré que son petit frondeur regagnait bien sur la matière ce qu'il perdait sur la taille, et qu'un pigmée de pierre pouvait bien faire face à un colosse de bois.

L'arsenal est des mieux assorti; ce qu'on y voit de plus remarquable est un gros ours automate de bois, debout et armé d'une hallebarde, qui, au moyen de certains ressorts qu'un homme fait jouer, sans qu'on s'en aperçoive, en posant le pied sur une petite planche, roule des yeux furibonds, ouvre un gueule énorme, et hurlé d'une terrible force, comme s'il voulait vous dire : *noli irritare ursum*. Je présume que c'est un emblème.

On voit encore dans cet arsenal les figures emmoustachées :

De trois illustres personnages
Zheringuen, Tell et Naegueli,
En cuirasses de fer poli,
Pourpoints et culottes de pages.

Au milieu d'une belle place, est une grande fosse revêtue de pierres de taille, où l'on nourrit des ours, en mémoire d'un de leurs ancêtres, que le duc de Zeringuen, fondateur de la ville, rencontra sur son sol, lorsqu'il en faisait tracer l'enceinte; cet animal échappé sans doute de quelque ménagerie, vint à lui d'un air familier, doux et affable; par ma foi, dit le duc, en le flattant de la main, le cœur me dit que cette rencontre est d'un heureux présage pour ma nouvelle ville, qu'en dis-tu Bubenberg?⁴ N'en doutez nullement, monseigneur, cette hure carrée et majestueuse est l'emblème de la prudence requise pour l'institution et le maintien d'un bon gouvernement, dont cette physionomie

débonnaire et gracieuse annonce en même temps la douceur; cette belle fourrure désigne l'opulence; ces grosses pattes la force; cette ample corpulence, une domination étendue; cette large panse, une plénitude de prospérités, et je crois remarquer encore en lui, monseigneur, un symbole d'une nombreuse et vigoureuse postérité.

Parbleu, mon ami Bubenberg, s'écria le duc, tu me ravis de joie ! Je t'établis gouverneur de ma ville, dépêche-toi de la-bâtiir, je veux qu'elle porte le nom de ce gentil animal, et que la figure d'un ours soit la principale pièce de ces armoires.

Sois le bien venu bel ourson,
Tu logeras dans ma maison,
J'aurai soin que bonne pitance
Te soit fournie en abondance,
J'ordonne, j'entends et je veux
Q'on te vénère en tous les lieux
Soumis à mon obéissance
Sous peine de ma malveillance;
Que sur les murs de mes châteaux,
Sur mes étendards et drapeaux,
Ta redoutable image peinte
Inspire à tous respect et crainte.

Très satisfait de mon petit séjour dans cette fameuse ville que je n'avais point encore vue, j'en suis parti par le coche de Bâle, en compagnie des deux mêmes Genevois et Français, avec qui j'étais parti de Genève, et d'un petit ministre jovial qui venait d'obtenir à Berne une bonne cure.

Couché à Soleure; cette ville, que je connaissais déjà, est un peu moins grande que Berne, mais plus jolie et plus agréablement située. On voit dans un de ses faubourgs une haute tour isolée qui paraît pencher de quel côté qu'on la regarde, ce qui vient de sa figure pentagone.

Arrivés à Bâle à onze heures et à midi en même temps; les horloges de cette ville avancent d'une heure, ensorte qu'il est toujours une heure plus tard dans la ville que dehors. On n'est point d'accord sur ce qui peut avoir occasionné ce déplacement de méridien; il y a à ce sujet trois sentiments, en voici un. Il y a environ deux siècles que la foudre ayant donné sur un cadran solaire qui servait et sert encore à régler les horloges, en dérangea l'aiguille, et la fit avancer précisément d'une heure; rien n'était plus aisné que de la rectifier, mais on s'en fit un scrupule; ce dérangement était l'ouvrage du ciel, c'était donc sa volonté que midi ne fut plus à midi, mais à onze heures.

On trompeta dans chaque carrefour
Par ordonnance magistrale,
Que midi désormais ne serait plus à Bâle
Comme ailleurs le milieu du jour.

Il y a apparence que les amoureux ne murmurent point contre cette volonté du ciel qui avançait d'une heure celle du berger, mais les coqs ne voulurent point s'y soumettre, ils continuèrent et continuent encore à chanter à Bâle aux mêmes heures du jour et de la nuit que partout ailleurs.

Voici un second sentiment. Lorsque le concile était assemblé à Bâle, les prélats trouvant les sessions trop longues au gré de leur appétit, prièrent les magistrats de faire avancer les horloges d'une heure, afin qu'ils pussent dîner plutôt: on leur représenta qu'à la vérité cette accélération avancerait l'heure de leur dîné, mais que par contre elle les obligerait à se lever plus matin, et que par là même il y aurait toujours le même intervalle de leur déjeuné à leur dîné: cependant, malgré la justesse de cette représentation, ces messieurs insistèrent, et l'on acquiesça à leur demande⁴.

Le troisième sentiment et le plus généralement reçu, est que cet usage a été institué en mémoire d'une conspiration qui devait éclater au son de la cloche de midi, par l'incendie de la ville et le massacre des magistrats.

Tout était prêt pour la déconfiture
Mèches, flambeaux, hallebardes, mousquets,
Sabres, poignards, fusils et pistolets,
C'en était fait de la magistrature,
Bâle aux flammes était livré,

⁴ Ce second sentiment n'est point tel que l'auteur le rapporte ici, les horloges furent avancées pour accélérer le lever des prélats paresseux qui se rendaient trop tard aux sessions. Ce concile ayant duré dix-huit ans, les Bâlois, accoutumés à cet anachronisme, l'ont laissé subsister.